

L' Abeille.

5me Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur. "

5me Année.

VOL. V.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 16 JUIN 1853.

No. 37

CORRESPONDANCE DE L' ASSOMPTION.

Monsieur le Rédacteur,
C'est avec plaisir que je vois que votre charmante *Abeille* se nourrit toujours de fleurs et surtout de celles qui naissent sous le ciel Canadien. Persuadé que ces fleurs ne lui manquent pas sur son passage, ce n'est qu'avec timidité que je lui offre cette humble violette, cueillie non sans quelque peine, sur un sol aride dépouillé de rosée et de la fraîcheur matinale; j'ose cependant lui présenter comme pour l'inviter à venir toujours se jouer et voltiger autour de nous. Heureux si son suc en se mêlant à celui dont elle aime à savourer les délices, peut servir à composer une petite partie de son trésor et si un jour nous pouvons lui offrir quelque chose de plus digne d'elle.

A. T.

LE JEUNE HOMME DU BOCAGE.

Sur le bord d'un ruisseau dont l'onde claire et pure s'écoule en soupirant un tendre et doux murmure, Hyacinthe déjà penché sur le tombeau, Prêtait l'oreille au bruit d'une fraîche cascade, Comme s'il eût cru voir quelque tendre Naïade Se plaindre du murmure de l'eau.

Il y venait chercher un remède à sa peine Et bannir les ennuis dont son âme était pleine. Là, faible et languissant, morne et silencieux, Il tenait dans sa main une brillante rose Et semblait méditer et rêver quelque chose De triste et de mystérieux.

Ses traits étaient empreints d'une teinte livide Et la douce gaieté de son âme candide Avait déjà fait place aux funestes soucis. Il n'attendait hélas ! que son heure suprême, Et vers l'éternité s'inclinait de lui-même Son front pâle et chargé d'ennuis.

C'est dans ces lieux chéris que dans la solitude, Il venait consacrer ses loisirs à l'étude, Et que ses grandes pensées prenaient un libre essor. C'est là qu'il méditait, amant de la nature, Et qu'il coulait heureux, sur la fraîche verdure, Les beaux jours de son âge d'or.

L'ainable et doux zéphyr, sur son aile volage, Venait en se jouant sur un jeune feuillage, Saluer quelques fleurs par un tendre soupir ; Sa voix quelques instants murmurait ses délices, Mais bientôt il partait en baisant leurs calices Pour en voir un autre et mourir.

Témoin de ses regrets, l'hirondelle craintive Elevait dans les airs sa voix triste et plaintive Que bientôt mille fois répétaient les échos. Sa plainte s'échappait faible, douce et tremblante, Et venait se mêler fugitive et mourante Au tendre murmure des eaux.

La corneille perchée au haut d'un chêne antique Confiait au désert quelque son prophétique, Et semblait présager les orages du temps. Plus loin le rossignol, tendre amant du bocage, Semblait redemander sa compagne volage Par la douceur de ses accents.

Le feuillage, en mêlant son aimable murmure à Aux soupirs de la brise, au bruit de l'onde pure, Invitait les oiseaux à chanter leurs amours. Accablé cependant de sa douleur profonde, Hyacinthe muet fixait les yeux sur l'onde Qui fuyait et fuyait toujours.

Comme le voyageur sur de fumants décombres OÙ règne le silence avec ses tristes ombres, Tient ses yeux attachés sur des restes noirs, Médite, s'attendant, pleure sur ces ruines OÙ domine la mort, où les foudres divines Grondent encor sur des débris.

Ainsi toujours plongé dans un morne silence Il semble oublier sa pénible existence, Descendre et s'égarer dans un monde nouveau : Il contemplant la mort en pleurant et ses larmes, Seules douceurs de l'homme en ses tristes alarmes, Tombaient dans le cristal de l'eau.

Soudain de ses deux mains il presse son visage, Comme pour secouer un sinistre présage, Et sa voix affaiblie exprime ainsi son deuil : " Comme elle passe vite et fuit toujours, cette onde. . . Ainsi passe la vie. . . ainsi passe le monde. . . Ainsi je cours vers le cercueil. . .

Quelques sons en tremblant effleurent son oreille. . . Il écoute. . . et déjà dans son cœur se réveille Le souvenir confus d'un rêve de bonheur. Il regarde attendri, tressaille de surprise, Et d'une voix mourante abandonne à la brise Les tristes pensées de son cœur.

Naître, vivre, voguer sur l'océan du monde, Rêver quelques jours dans une paix profonde, Toujours me croire au port et toujours loin du port, Voir les vagues s'enfler au dessus de ma tête, Périr à dix huit ans, jouet de la tempête, Etre oublié, tel est mon sort !

Colombe, tu gémiss ; rossignol, tu soupire. . . Mais vous, vous vous jouez sur l'aile des zéphyres, Vos soupirs sont de joie et vos plaintes d'amour. Vous dites vos plaisirs à la brise légère, Vous aimez à chanter sous l'ombre solitaire Et moi. . . je pleure chaque jour !

Je pleure chaque jour et votre voix chérie Ne peut plus soulager ma sombre rêverie. Je pleure. . . et vous goûtez le plus heureux destin ! Ah ! l'avenir pour vous n'est point terrible et sombre ; Moi seul je vois mes jours s'écouler comme une ombre Qui passe et disparaît soudain ! . . .

Tendre brise du soir, te plains-tu de tes charmes, Ou veux-tu qu'à ton souffle on mêle quelques larmes ? Ne te plains pas. . . demain tu verras cette fleur Mêler à ton soupir des larmes de rosée. Ah ! moins heureux que toi, nulle douce pensée Ne vient sourire à ma douleur !

Quand je ne serai plus, daigne de ton ombrage, Daigne couvrir mon corps, ô bienfaisant feuillage ; Dérobe le du moins aux injures du temps. Et toi, doux rossignol, viens de ton aile agile Effleurer en passant mon éternel asile. Viens y murmurer tes accents.

Viens, viens, ah ! ne crains point, mes amis infidèles Ne viendront point pleurer sur mes cendres mortelles

Ne crains point le chasseur. . . il passera content, Et foulera mon ombre avec indifférence. . . Toi seul tu troubleras la mort et le silence Par ton mélancolique chant.

Et toi, ma tendre sœur, tu viendras voir ton frère, Tu viendras soupirer une ardente prière Et pour lui sous ce chêne adresser quelques vœux ; Je t'aurai consacré ma dernière pensée, Et tu viendras redire à mon ombre effacée Nos derniers et tristes adieux.

Un léger souffle effleure et fait tomber la rose Qu'il tenait dans sa main ; hélas ! à peine eccluse, Tu l'affaisses, dit-il, sous ton triste destin ! Un jour te voit fleurir, briller et disparaître. . . Image de la vie ou l'homme semble naître Pour ne vivre hélas ! qu'un matin !

J'ignore encor la vie et déjà meurt et tombe Le flambeau de mes jours qui brille sur ma tombe : Je le vois s'agiter au souffle de la mort : En vain mon cœur gémit, en vain je veux me plaindre, Ses dernières lueurs s'en vont déjà s'éteindre Dans la sombre nuit ou tout dort. "

Il s'arrête à ces mots. . . il se trouble, il soupire : Il veut parler. . . sa voix sur ses lèvres expire. . . Ses regards n'errent plus que dans l'obscurité. . . Il mouille encor ses mains de ses larmes stériles, Et tombe en expirant dans les bras immobiles De l'immobile éternité.

Et quelques jours après, une vierge oubliée Sur un tertre funèbre était agenouillée, Et mouillait de ses pleurs quelques restes chéris. Ah ! quand, murmurait-elle, ah ! quand verrai-je poindre L'aurore du beau jour où je dois te rejoindre Et finir mes tristes ennuis !

Un silence de mort pesait sur Hyacinthe, Et nul sur son tombeau n'exhalait une plainte ; Le chasseur le foulait sans témoigner son deuil : Seulement Philomèle élevait sa voix douce Et le tendre zéphyr faisait trembler la mousse Qui couvrait déjà son cercueil.

CORRESPONDANCE

DE

SAINT-HYACINTHE.

Monsieur le Rédacteur.

Ayant bien voulu insérer dans votre dernier numéro la mort d'un de nos confrères, j'espère que vous accueillerez encore avec votre condescendance ordinaire les détails suivants sur la disparition subite d'un autre élève de cette maison.

Nos prières et nos larmes coulaient encore sur la tombe de notre cher confrère Thomson, et voilà que la mort paraît derechef au milieu de nous pour nous enlever un ami intime, un frère chéri et affectueux. Les rapports que j'ai eus avec ce dernier pendant sa maladie de quatre